A257. ARARAUKELES ou ACRAUCELES

La forme de cet ethnique n'est pas assurée. En effet, Ptolémée (IV, 4, 6, éd. C. Müller, p. 669) mentionne en Cyrénaïque des Araraukêles (var. Araurakides, Araraukides) à l'est des Barkitae (habitants de *Barca*, aujourd'hui el-Merg). On lit Araudakên dans une liste corrompue d'éponymes de tribus libyennes citée par Hérodien (« *Peri monêrous lexeôs* », I, 11, dans *Herodiani Technici reliquiae*, éd. A. Lentz, II, 2, Leipzig, 1870, p. 918,5) à l'époque de Marc Aurèle, d'après le Livre I des *Libyca* d'Agroetas (époque hellénistique). Dans un ordre orienté d'est en ouest, Pline l'Ancien (V, 33) les nomme, sous la forme Acrauceles, immédiatement après les Marmarides. Cette tribu ne devait donc pas être très éloignée de *Darnis* (Derna), limite de la Cyrénaïque et de la Marmarique selon Ptolémée (IV, 4, 1, p. 664 et IV, 5, 1, p. 674).

J. DESANGES

A258. ARAWĀN

Arawān est un des rares lieux habités de l'Azawad*, situé sur la bordure orientale de l'« empty quarter » du Majābat al-Koubrā. A 250 kilomètres au nord de Tombouctou, Arawān se trouve sur la piste de Taoudeni et des salines.

« L'ancienneté du point d'eau et du village n'est pas douteuse », selon Monod (1975, p. 276) qui fait la synthèse des sources historiques. « Les puits d'Araouan existent depuis de longs siècles; nous en trouvons trace au début du XIIe siècle, mais la ville semble de création plus récente... A cette époque, les Touareg Magcharen nomadisaient avec leurs troupeaux dans la région d'Araouan... Au début, le campement d'Araouan devait être ce que sont tous les groupements nomades, habitations temporaires, faites de *hocoums*, à proximité d'un point d'eau... La fréquence et la régularité des retours de la tribu a donné à ce campement l'allure d'un village. » (Prefontan, 1933, p. 412-413). « Ce nom d'Araouan est très ancien. Au début du XVIe siècle, nous constatons avec Léon l'Africain qu'il existe. Celui-ci, qui décrit Tombouctou vers 1507, parle, ainsi qu'on l'a vu, de la ville d'Araouan. Elle est le grenier des tribus berbères proto-Berabich... On peut retenir qu'à cette date (vers 1480), le village d'Araouan était déjà assez important pour nécessiter la présence d'un cadi et d'un imam. » (Marty, 1920, pp. 238-239). Prefontan (1933, p. 413) confirme à dix ans près, cette date (« vers 1470 »). Mais les chroniques locales ne remontent pas au-delà de la « revivification du Kçar » par Ahmed ag Adda; « vers 1565 un saint homme des Kel es-Souq, Ahmed ag Adda, abandonnant Es-Souq, définitivement ruinée, vint, après diverses pérégrinations au Touat et sur le Faguibine, se fixer à Araouan... Une tradition des Kel Antessar dit que leurs ancêtres Iguellad participèrent avec Ahmed ag Adda à la revivification du Kçar. Ce fut la deuxième Araouan et c'est la seule dont la tradition orale ait conservé le souvenir. » (Marty, 1920, p. 240).

Dans cet ouvrage récent, Norris (1986, p. 83) complète les traditions précédentes : « This development of the region of Arawān was not the exclusive achievement of a saintly family from the Mali Adrār and family members from the incoming Raḥāminah of the Bārābisch Arabs. The Kel Intasar Igellad were also directly involved. An early eighteenth-century text of theirs recounts a similar movement westwards to the Arawān district, this time from as far east as Aïr ». Norris insiste aussi sur le rôle des savants et enseignants au XVIIIe siècle : « The literary activities, legal services and mediatory role of the Arawān scholars, who were of varied tribal

origin, were to characterize the whole region of Azawād well into the eighteenth century.» (*idem*, p. 84).

Après Léon l'Africain, René Caillié, en provenance de Tombouctou, séjourne à Arawan en 1828. «Elle (la ville) est située dans un bas-fond, entouré de hautes dunes de sable qui se prolongent à l'ouest; les rues en sont plus larges que celles de Tombouctou et aussi propres... Les magasins sont très étroits; il peut y avoir cinq cents maisons, toutes peu solides; elles peuvent contenir chacun six habitants en y comprenant les esclaves... Cette ville, comme Tombouctou, n'a aucune ressource par elle-même; elle est l'entrepôt des sels de Toudeyni (Taoudeni) qui s'exportent à Sansanding sur les bords du Dhioliba... Les Maures vont à la recherche de leurs chameaux tous les six jours pour les mener à boire aux puits qui sont aux environs de la ville, et qui ont soixante pas ordinaires de profondeur.» (Caillié, 1979, II, pp. 262-263). Barth, en 1854, qui réside à Tombouctou, nous apprend : «There are four small towns in Azawad, the most considerable of which is Arawan a town in extent, such as described by Caillié, the number of its inhabitants scarcely exceeding 1 500, but a very important place of this part of the world, and where a great deal of business is transacted, principally in gold... On account of this trade several Ghadamsiye merchants are established here. It is a fact which was unknown before, but which is indisputable, that the original inhabitants of this place, as well of the whole of Azawad, belong to the Songhay nation, the Songhay-Kini, even at the present day, being the favored idiom of which all the inhabitants, including the Arab residents, make use.» (Barth, 1965, III, p. 685). Prefontan (1933, p. 413) confirme la persistance du Songhay : «La langue parlée à Araouan et par les Kel Arouan, encore actuellement, est un dialecte arabisé à fond Songhay», ainsi que Clauzel (1960, p. 14), précisant que la langue utilisée par les habitants du village d'Araouan «est un Songhay assez archaïque (et) truffé de termes arabes.»

Marty montre qu'Arawān a souffert de la disparition du commerce transaharien : «Il (Arawān) reste néanmoins un gîte d'étape de première utilité et un entrepôt très important sur la route des azalaï de Taoudeni et sur la ligne caravanière du sud marocain. La population qui était évaluée, en dehors des captifs, à 700 âmes au début de notre occupation, ne paraît pas comprendre aujourd'hui, tout compté, plus de 500 personnes. Il y a 180 à 200 maisons environ. Aucune enceinte n'enserre la ville, qui comme Tombouctou, jaillit du sable.» (Marty, 1920, p. 244). En 1900, la ville comptait 200 maisons, confirme le sous-lieutenant Pichon, cité par Brasseur (1968, p. 422). Au recensement de 1931, Arawān atteignait seulement 255 habitants. (Prefontan, 1933, p. 442, note 1) : on dénombrait 5 Européens, 40 tirailleurs, 112 Arabes (dont 50 femmes et 48 enfants) et 98 Songhay (dont 33 femmes et 45 enfants); population déséquilibrée composée d'une garnison militaire et d'une majorité inexpliquée de femmes et d'enfants. D'après le panorama dessiné par Monod (1958, p. 227, fig. 97), daté de 1934, on ne dénombre qu'une trentaine de maisons. De 3 000 habitants avec 500 maisons en 1828, on passe à 1 500 habitants en 1854, puis à 700 et 500 au début de la colonisation, pour arriver à 255 en 1931. Rappelons, par comparaison, qu'en 1957 la population de Taoudeni comptait 246 habitants, mais seulement 43 résidents fixes, les autres constituant une population flottante liée aux mines de sel.» (Clauzel, 1960, p. 58).

L'activité d'Arawān dépend des salines de Taoudeni : «Les nomades liés presque depuis le début à la vie de Taoudeni sont les Ahel Araouan, héritiers des Ahel Ayouni (chefferie de Taoudeni)» (Clauzel, 1960, p. 21). La vie de cette bourgade «peuplée de familles inféodées ou apparentées à cette tribu (Ahel Arawān)» (Marty, 1920, p. 238), est sans doute suspendue au maintien des activités des salines.

«Araouan, dit Prefontan (1933, p. 442), en 1932, ne sera plus bientôt, comme beaucoup d'autres villes de notre Afrique, qu'un point sur la carte désignant un poste militaire. Elle restera un entrepôt de sel, plus ou moins important, mais elle

ne compte plus comme escale de caravaniers du désert ni comme ville. Elle laissera le souvenir d'une cité jadis prospère, d'un centre d'érudition digne de Sankoré (Tombouctou) et de Djennê...».

Le toponyme d'Arawān a donné lieu à de nombreuses hypothèses. Origine arabe selon Foucauld (1940, p. 211), berbère et plus précisément tamasheq pour la plupart des autres auteurs. «Ce nom viendrait du grand nombre de "cordes" nécessaires pour puiser dans ses multiples points d'eau.» (Marty, 1920, p. 238). Prefontan (1933, pp. 411-412) le rattache au tamasheq "Ara Iowan", interprété tantôt par «puits ne permettant que l'emploi d'un seul delou», tantôt — et c'est l'avis auquel se range l'auteur — par «puits d'un troupeau de petits bœufs». J'ai noté sur place un «ahrāywan», nom, au début, d'un seul des puits et signifiant : «l'endroit où les bœufs viennent boire (l'eau salée)». La présence de bœufs à Arawān est attestée dans un passé récent, puisque Lenz y en a vu. (Monod, 1958, p. 276). Aucune de ces hypothèses n'est réellement satisfaisante.

BIBLIOGRAPHIE

BARTH H., *Travels and Discoveries in Central Africa*, London : Frank Cass) Co., 1965, vol. III, 800 p., Centenary Edition in three volumes.
BRASSEUR G., *Les établissements humains au Mali*, Dakar, IFAN, 1968, 550 p. (*Mémoire de l'IFAN* n° 83).
CAILLIÉ R., *Voyage à Tombouctou*, Paris, François Maspéro, 1979, t. II, 401 p. (*La Découverte* n° 8).
CLAUZEL J., *L'exploitation des salines de Taoudeni*, Alger, Institut de recherches sahariennes, 1960, 151 p. (*Monographies régionales*, 3).
FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire abrégé touareg des noms propres (dialecte de l'Ahaggar)*, Paris, Larose, 1940, 363 p.
LÉON L'AFRICAIN J., *Description de l'Afrique*, Paris, A. Maisonneuve, 1956, 2 vol., XVI, 630 p. Nouvelle édition traduite de l'italien par A. Épaulard.
LENZ O., *Voyages au Maroc, au Sahara et au Soudan*, Paris, Hachette, 1887, 2 t., trad. du P. Le Rautcourt.
MARTY P., *Études sur l'Islam et les tribus du Soudan*, Paris, Leroux, 1920, t. I, 358 p.
MONOD T., *Maǰabat al Koubrā. Contribution à l'étude de l'«Empty Quarter» ouest-saharien*, Dakar, IFAN, 1958, 406 p. (*Mémoire de l'IFAN*, n° 52).
NORRIS H. T., *The Arab Conquest of the Western Sahara. Studies of historical events, religious beliefs and social customs which made the remotest Sahara a part of the Arab World*, Harlow, Essex : Longman Group Lmtd. and Beirut : Librairie du Liban, 1986, 309 p.
PREFONTAN CDT, «Araouan», *Bull. Com. Et. Scient. A.O.F.*, 1933, Paris, 1934, pp. 411-442.

E. BERNUS

A259. ARBRES SACRÉS

Dans le paysage maghrébin, tout arbre de port et de taille exceptionnels était d'emblée défini comme «sacré» ou *mrabet* (marabout). Sujets isolés ou bosquet étaient presque toujours mis en relation avec un saint dont le plus souvent ils annexaient le nom; à moins que leur nom d'espèce précédé de Sidi ou de Lalla ne soient ainsi anobli. Plus rares ceux qui ne recevaient pour qualificatif qu'un euphémisme par litote : le «petit acacia, le «petit» tamaris...»

La croissance remarquable d'un arbre ne pouvait être attribuée qu'à la force de la bénédiction divine; le plus souvent cette force, la *baraka*, est véhiculée par un saint; saint connu ou anonyme, que la croyance populaire fait vivre, à un moment de son histoire, en symbiose avec l'olivier, l'acacia, le caroubier ou l'éphédra... Au

Entre 1638 et 1724, l'île est occupée tour à tour par les Hollandais, les Anglais et les Français, qui construisent et détruisent successivement plusieurs forts sur les ruines du premier château portugais. Enfin, le 24 février 1724, les Hollandais abandonnent Arguin et l'île est ensuite rendue définitivement à la France par le traité de Paris en 1817.

L'île reste inoccupée jusqu'en 1880, époque où une société française, « La Marée des deux Mondes », construit sur place une usine pour la conservation du poisson, mais l'exploitation est abandonnée en 1882 au profit des installations de Port-Étienne (Nouadhibou). Arguin perd toute importance à partir de cette date.

On ignore l'étymologie d'Arguin (ou Arguim d'après les Portugais) et l'île n'est d'ailleurs connue que sous le nom d'Agadir par toutes les populations de la côte. L'île d'Arguin relève territorialement de la République islamique de Mauritanie. Son approche est délicate pour les bateaux d'un certain tonnage car les abords de l'île sont parsemés de hauts fonds connus sous le nom de « Bancs d'Arguin ».

C'est dans ces parages que s'échoua en 1816 la frégate « La Méduse » dont le naufrage eut les suites tragiques que l'on sait.

BIBLIOGRAPHIE

ZURARA G. (Eanes de), *Chronique de Guinée*, trad. L. Bourdon, Dakar, IFAN, 1960.
CA DA MOSTO A. DA, *Relations des voyages à la côte occidentale d'Afrique*, 1455-57, pub. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1895.
GOMES Diego, *De la première découverte de la Guinée*, trad. Th. Monod, R. Mauny, G. Duval Bissau C. Est. G.P., 1959.
FERNANDES V., *Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal* (1506-07), trad. P. de Cenival et Th. Monod, Paris, Larose, 1938.
LACOURBE, *Premier voyage du Sieur de-fait à la Coste d'Afrique en 1685*, publ. par P. Cultru, Paris, Champion, 1913.
LABAT P., *Nouvelle relation des voyages à la Côte d'Afrique*, 1728.
TREVE A., *L'île d'Arguin*, Lyon, 1889.
PACHECO PEREIRA D., *Esmeraldo de Situ Orbis*, publ. par R. Mauny, Bissau D. Est. G.P., 1956.
GRUVEL et CHUDEAU, *A travers la Mauritanie occidentale*, Paris, 1908.
RICARD P., « Les Portugais et le Sahara atlantique », *Hespéris*, t. XI, 1930.
SPRUYTTE J., « Le point d'eau douce permanent de l'île d'Arguin », *Bull. de liaison Saharienne*, n° 27, sept. 1957, pp. 191-200.

J. SPRUYTTE

A271. ARLIT

La ville et le centre industriel

La découverte du gisement d'Arlit en 1965-66 par le C.E.A. (Commissariat à l'Énergie atomique) a déterminé la création d'une ville à proximité de la mine et de l'usine de traitement du minerai (uranate).

Arlit se trouve au Niger, à 240 kilomètres au nord d'Agadez, dans les plaines désertiques (moins de 100 mm de pluie de moyenne annuelle) de l'ouest du massif de l'Aïr, parcourues par des nomades touaregs peu nombreux (Kel Tadélé principalement). La ville dont la création est liée à l'inauguration de l'usine en 1971, n'a cessé de s'étendre jusqu'à une époque récente : la construction de la route bitumée Tahoua-Arlit a permis de relier en toute saison la mine au port de Parakou.

Arlit, créée ex-nihilo, comprend la cité Somaïr (société minière), le quartier administratif (la sous-préfecture gère une très vaste circonscription) et la « ville induite » construite sur un plan en damier avec un marché et de nombreux commerces; au-delà de cette ville géométrique, s'est formé un quartier spontané, Boukoki (« paillotes » en haoussa).

Arlit comprenait 9 394 habitants en 1977 : Akokan tout proche (à 5 km), qui exploite le gisement d'Akouta, possède de 6 à 7 000 habitants, soit, au total, un complexe industriel regroupant plus de 15 000 hommes, originaires de tout le pays, mais comprenant une majorité de Touaregs. Le personnel employé en 1984 par les deux sociétés était de 1 330 à Arlit (Somaïr) et de 1959 à Akokan (Cominak). Cette industrie mécanisée ne nécessite pas une main-d'œuvre très nombreuse. Tous les Nigériens ont été attirés par les salaires élevés : les populations locales, touarègues en particulier, ont laissé, surtout les premières années, la majorité des postes spécialisés aux Nigériens du sud plus anciennement scolarisés : même parmi les 62 manœuvres permanents de la « première tranche », Touaregs et Bouzous n'étaient que 25 %. Une partie importante de la population, venue chercher du travail ou rendre visite à un parent, se livre au commerce ou au jardinage en drainant les eaux usées de la ville (200 à 250 jardiniers à Arlit, 150 à Akokan dont environ la moitié est d'origine touarègue). Parallèlement à ces jardins spontanés, la Somaïr a mis en place un aménagement hydro-agricole aux techniques ultra sophistiquées (irrigation par gravitation, aspersion, goutte à goutte).

La régression des cours de l'uranium et la révision en baisse de tous les programmes nucléaires des pays industrialisés ne permet guère d'envisager pour les années à venir qu'une réduction des activités d'Arlit.

BIBLIOGRAPHIE

GÉRARD M., *Arlit et les retombées économiques de l'uranium sur le Niger*, thèse de IIIe cycle, Université Aix/Marseille II, 1974, 113 p.

COLDERS A, *La population agricole de la région d'Arlit*, mémoire de D.E.A., Université de Paris X, 1985, 160 p..

E. BERNUS

Le gisement néolitique

En vue de l'implantation d'un hôpital à Arlit, l'aplanissement préalable du terrain au bulldozer mit au jour un important gisement néolithique qui fut identifié en 1970. Il occupe une zone très étendue de 120 mètres sur 60 mètres. Extérieurement, il se présentait comme une petite croupe sur laquelle avaient été ramassées des pointes de flèches et quelques grains d'enfilage en coquille d'œuf d'autruche. Les fouilles ont montré qu'il s'agissait d'une nécropole construite au fond d'une cuvette rocheuse aux bords très apparents et d'une profondeur de plus de 2,5 mètres. Les corps étaient disposés en position repliée, les uns à côté des autres, sans orientation préférentielle, placés aussi bien sur le côté gauche que sur le droit. Ils avaient été recouverts de grosses pierres, vraisemblablement pour les protéger des carnassiers nécrophages, hyènes et chacals, car aucune fosse n'était préparée. Dans toute la partie inférieure, les corps étaient bien en place, sauf quelques-uns qui avaient souffert du déplacement des grosses pierres. Lorsque le dépôt atteignit un mètre de hauteur, il fut affecté par le ruissellement, si bien que les corps déposés par la suite se trouvèrent déplacés et les ossements plus ou moins éparpillés dans la couche.

A la date du 30 avril 1974, près d'une cinquantaine de squelettes humains étaient dégagés, dont sept laissés en place à titre de témoins et recouverts par un coffrage afin de les protéger des éboulements éventuels. Des sondages dans les parties périphériques ont montré qu'il y avait, là aussi, des restes humains, si bien qu'il est raisonnable d'estimer que cette extraordinaire nécropole contient peut-être cinq cents squelettes. Ils appartiennent à la race noire et présentent un prognathisme assez marqué. Aucune avulsion dentaire n'a été constatée; il en est de même de la carie,

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

VI

Antilopes - Arzuges

Ouvrage publié avec le concours
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

EDISUD

Encyclopedie Berbère VI (1989